



Le Souvenir
napoléonien
Société française d'histoire napoléonienne

Délégation de Nice Alpes-Maritimes



Statue d'André Masséna, maréchal d'Empire, Prince d'Essling, sur la Promenade du Paillon à Nice

Bulletin de liaison

Numéro 016, juillet 2019

Sommaire

Activités du Porte-Drapeau de la Délégation du SN de Nice	2
Jean-Thimotée Calosso - Parcours d'un « vieux soldat » de Chivasso à Nice par Benoît LORENZINI...	5
Quelques lieux napoléoniens à Antibes par Jacques DIMIEZ	19
Mots-croisés grille n°016 par Guy LINDEPERG	31
Remue-méninges XVI de l'Empereur « Les Cent-Jours » par Guy LINDEPERG.....	32
Solutions des jeux du bulletin n°015.....	32

**VOUS SOUHAITEZ PARTICIPER A LA REDACTION DU BULLETIN ?
N'HESITEZ PAS A PROPOSER VOS ARTICLES A L'ADRESSE CI-DESSOUS :**

**Délégation Nice Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien
138 avenue des Arènes de Cimiez
06000 Nice**

Tél : 06.14.11.47.07

Courriel : nice.delegation@gmail.com

Activités du Porte-Drapeau de la Délégation du SN de Nice

1er semestre 2019

Par Hervé Serreau

L'activité de ce premier semestre a vu la participation de notre drapeau à plusieurs cérémonies marquantes à Nice et dans ses environs, notamment la célébration de l'anniversaire de « Camerone » à Cannes, le voyage annuel de la délégation en Champagne, « Sur les traces de la Campagne de France - 1814 » et la commémoration du « Centenaire de l'Armistice de 1918 - Traité de Versailles ».

 <p>Franc or – Napoléon lauré Collection Privée.</p>	<p>Janvier : Samedi 19 :</p>	<p>Nice - Villa Masséna : Conférence de M. Yves Brugière : « Du Premier Consul à l'Empereur : le monnayage de Napoléon Bonaparte ». <i>Statique.</i></p>
 <p>Les participants à la randonnée, devant la stèle à la mémoire du Général Mireur.</p>  <p>Le drapeau devant la maison natale du Général Mireur.</p>	<p>Mars : Samedi 2 :</p> <p>Dimanche 3 :</p> <p>Samedi 16 :</p> <p>Samedi 23 :</p>	<p>Nice - Villa Masséna : Clôture de l'exposition : « L'Histoire en briques (Lego) » - Danses de cour du Premier Empire, par la section « Danse ». <i>Statique.</i></p> <p>Nice - Villa Masséna : Clôture de l'exposition : « L'Histoire en briques (Lego) » - Concert de chants et musiques des Premier et Second Empires par les « Chœurs Napoléoniens ». <i>Statique.</i></p> <p>Saint-Vallier de Thiey - Escragnolles : Randonnée pédestre - Dépôt de gerbe devant la stèle à la mémoire du Général Mireur.</p> <p>Recueillement devant la maison natale du Général Mireur - Monument aux Morts. <i>Statique - Défilé - Statique.</i></p> <p>Nice - Fondation Don BOSCO - Salle « joie et clarté » : Conférence de M. Dimitri Casali : «Promenade dans le Paris des deux Empereurs».</p>

	<p>Avril : Samedi 13 :</p>	<p>Cannes - Square Mérimée - Mairie – Monument aux Morts : Célébration du 156ème anniversaire de Camerone. <i>Défilé - Statique.</i></p>
<p>Cannes – 156ème anniversaire de Camerone Défilé dans les rues de Cannes.</p>  <p>Cannes – 156ème anniversaire de Camerone. Monument aux Morts.</p>	<p>Samedi 25 :</p> <p>Dimanche 26 :</p>	<p>Nice -Villa Masséna : Conférence de M. André Peyrègne : « Les Divas de l’Empire ». <i>Statique.</i></p> <p>Nice - Cimetière Caucade : « 74ème Journée Nationale du Souvenir des Victimes et des Héros de la Déportation ». <i>Défilé – statique.</i></p>
 <p>Hommage devant la statue du Général Vallée, condisciple de Bonaparte à Brienne, en présence de David Chanteranne, Conservateur du musée de Brienne.</p>  <p>Spectacle « Quel roman que sa vie ! » par les Chœurs napoléoniens au Château de Montmirail</p>	<p><u>Mai</u></p> <p>Mercredi 8 au Dimanche 12 :</p> <p>Jeudi 9 :</p> <p>Vendredi 10 :</p> <p>Samedi 11 :</p> <p>Samedi 18 :</p>	<p>Voyage en Champagne : « Sur les traces de la Campagne de France -1814 ».</p> <p>Evocation du champ de bataille d’Arcy-sur- Aube.</p> <p>Evocation du champ de bataille de la Rothière. Visite de la ville de Brienne et du musée et inauguration de l’exposition temporaire. <i>Statique.</i></p> <p>Evocations des champs de bataille de Champaubert, Vauchamps, Marchais et Montmirail. Visite du château de Montmirail et de son musée. Spectacle «Quel roman que sa vie ! » dans l’Orangerie du château. <i>Statique.</i></p> <p>Nice - Villa Masséna. Conférence de M. Alain Pigeard : «Aristide Boucicaut, l’inventeur des grands magasins sous le second Empire». <i>Statique.</i></p>



Villa Masséna – Conférence de M. Romuald Fayon
« Bonaparte et Bolivar – Histoire d'un rendez-vous manqué ».



Conférence de M. Éric Anceau
« Napoléon III précurseur incompris »

Juin :

Samedi 8 :

Nice - Villa Masséna : Conférence de M. Romuald Fayon : « Bonaparte et Bolivar : histoire d'un rendez-vous manqué ».
Statique.

Jedi 13 :

Nice - Monument aux Morts :
« Journée Nationale d'Hommage aux Morts pour la France en Indochine ».
Défilé – Statique.

Vendredi 28 :

Nice - Villa Masséna : Jardin de la Légion d'Honneur : Remise des médailles du Centenaire du traité de Versailles.
Défilé – Statique.

Samedi 29 :

Nice -Villa Masséna : Conférence de M. Éric Anceau : « Napoléon III, précurseur incompris ».
Statique.



Le drapeau de la Délégation devant l'Hôtel de Ville de Brie
Ville de Brie
Mai 2019
(Photo Guy Lindeperg)



Vernissage de l'exposition « Bonaparte à Brie » : Musée de Brie
Mai 2019
(Photo Guy Lindeperg)

Jean-Thimotée Calosso Parcours d'un « vieux soldat » de Chivasso à Nice

par Benoît Lorenzini, sur une suggestion de M. Alain Pigéard

Le 27 mars 1865 décède à Nice un vieux grognard de l'Empire, dont le nom serait sans doute tombé dans l'oubli s'il n'avait laissé pour la postérité des souvenirs, récit d'une vie riche et aventureuse. Jean-Thimotée Calosso est ainsi l'auteur de « *Mémoires d'un vieux soldat* », ouvrage paru en 1857 à la fois à Turin (chez MM Gianini et Fiore, Libraires) et à Nice (Imprimerie société typographique).

De la rédaction de ses mémoires, il dira : « *C'était pour mon cœur une dette d'admiration et de reconnaissance que j'avais à payer : la première à Napoléon sous lequel j'ai servi avec une véritable passion pendant les plus belles années de ma jeunesse ; la seconde, au sultan Mahmoud dont la généreuse bienveillance m'a tiré d'une position affreuse et m'a créé le repos honorable dans lequel je finis mes jours.* »

Le récit qui va suivre empruntera de larges passages à ces mémoires.



Jean-Thimotée Calosso naît le 24 janvier 1789 à Chivasso, dans la province de Turin, au sein d'une famille de modestes industriels. Il est le fils de Benoit Calosso et de Catherine Rinaldy.

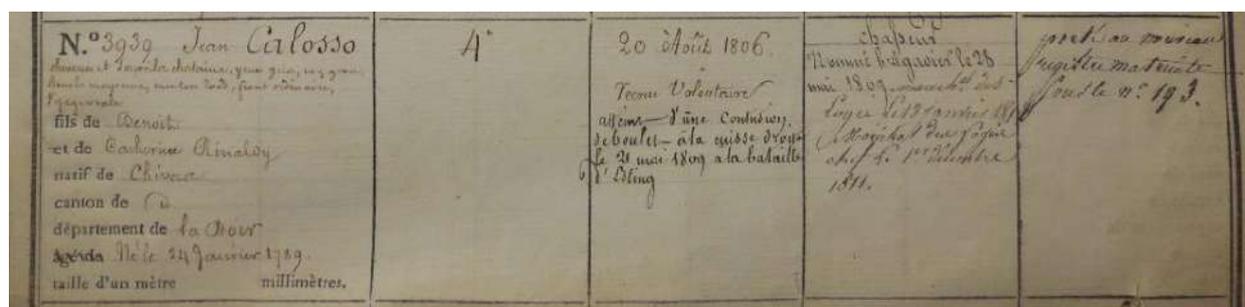
Ayant un « *goût prononcé pour l'étude* », il suit les classes du collège de dix à quinze ans, y apprenant « *les éléments de la langue française.* » Depuis 1802, les territoires du Piémont ont en effet été annexés à la France, et Chivasso se situe désormais dans le département de la Doire (chef-lieu Ivree).

Alors que sa mère le destinait au commerce (« *pour lequel je ne me sentais aucune vocation* », ainsi qu'il le confessa), il s'engage à l'âge de 17 ans, le 20 août 1806, comme recrue volontaire dans les rangs du 24^e régiment de chasseurs à cheval, corps alors stationné en Italie.

Le jeune homme le clamera avec fougue : « *J'avais un invincible entraînement pour la carrière militaire qui, sous le gouvernement napoléonien, offrait à la jeunesse les séduisantes perspectives de la gloire et de l'avancement. En 1805, les bulletins de la Grande Armée enflammèrent ma jeune imagination et décidèrent de ma destinée.* »

Cavalier du 24^e chasseurs à cheval (Gravure de Martinet)

Enregistré sous le n° 3939 dans le registre matricules du régiment, il y figure avec le signalement suivant : « *cheveux et sourcils châtain, yeux gris, nez gros, bouche moyenne, menton rond, front ordinaire, visage ovale.* ». Contrairement à ses camarades, sa taille n'est pas mentionnée... sans doute s'agit-il là d'un oubli du scribe chargé de la tenue des registres. Jean-Thimotée est affecté au sein de la 4^e compagnie (4^e escadron) du 24^e chasseurs.



Fiche matricule de Jean Calosso au sein du registre du 24^e chasseurs à cheval (SHD - cote 24Yc361)

Ayant rejoint la Grande Armée en Allemagne avec les escadrons de guerre de son régiment, il participe à la campagne de 1807 en Pologne au sein de la division Lasalle.

Après divers engagements, il assiste à son premier gros combat le 11 juin 1807. « *C'était mon début dans ce terrible jeu des batailles et j'eus le bonheur d'en sortir sain et sauf. Je ne crains pas d'avouer que les premiers boulets qui sifflèrent à mes oreilles me causèrent une vive émotion. Je baissais la tête croyant les éviter ; alors mon camarade de lit, le vieux Cibois, me dit : "Il est inutile de vous baisser Calosso ; lorsque vous les entendez siffler, ils ne sont plus à craindre car ils ont déjà touché le but. D'un autre côté, vos camarades pourraient se moquer de vous et croire que vous avez peur." Je remerciai mon vieil ami de son bon conseil et je m'affermis sur mes étriers. Tout-à-coup Cibois que j'avais à ma droite se penche brusquement sur moi et par le cri « Attention ! » me fait remarquer un boulet qui ricochait dans notre direction et qu'il évita par son mouvement. Le projectile passa rapidement à sa droite et brisa la tête du cheval du second rang, lequel tomba avec son cavalier. Je compris alors qu'il était possible de se soustraire à l'atteinte d'un boulet ricochant et non à celle du projectile arrivant de plein fouet. » Le 14 juin, Calosso chargera l'infanterie russe à Friedland.*

La fin de la campagne se passe sans engagement sérieux. Elle permet à Calosso de nous narrer « *une petite anecdote personnelle que je demande à mon lecteur la permission de lui raconter ; non qu'elle ait un grand intérêt par elle-même, mais parce qu'elle sert à peindre ces mœurs de la vie militaire qui font de l'armée une seule et même famille. »*

Voilà ce récit : « *Quelques chasseurs de l'escouade ayant maraudé dans le village près duquel nous bivouaquions apportèrent, entre autres choses, plusieurs oies. C'était mon tour de cuisine ; j'allumai le feu, je préparai une broche et deux piquets, pendant que les camarades plument et vident les oies. Les embrocher et les présenter à l'action du feu fut l'affaire d'un moment. Je réussis à tourner la broche pendant quelques temps ; mais cédant à l'accablement de la fatigue des jours précédents, peut-être aussi à la chaleur assoupissante du foyer, je finis par m'endormir profondément. Il en résulta que la broche ayant cessé de tourner, les oies brûlèrent. Au point du jour, le brigadier Hénaut me secoua et me dit avec colère : "Malheureux ! Par votre faute nos oies sont calcinées d'un côté et crues de l'autre ; vous serez puni, vous recevrez la savate." J'étais en effet inexcusable, l'escouade par ma négligence dut se passer de rôti. Comme j'étais aimé de mes camarades, ils sollicitèrent mon pardon auprès du brigadier ; il fut inexorable. Séance tenante, je dus recevoir vingt-cinq coups de savate. Mon ami Brival désigné pour me les administrer, tira une de ses bottes et s'acquitta le plus doucement de sa commission. Si le vieux Cibois n'avait pas été de grand'garde cette nuit-là, il m'eût laissé dormir et aurait tourné la broche pour moi, en me disant comme à l'ordinaire : "Mon enfant, vous n'êtes pas fait pour être cuisinier." »*



Bivouac de hussards, par Benjamin Zix (1772-1811)

Cette gravure illustre parfaitement la « *petite anecdote personnelle* » que nous narre Calosso !

Restant stationné en Poméranie suédoise, à Berlin puis à Hambourg en 1807-1808, Calosso était passé fin octobre 1807 au sein de la compagnie d'élite du 24^e chasseurs. On le retrouve en 1809 au sein de la brigade Bruyères (division Lasalle de la réserve de cavalerie) pour la campagne contre l'Autriche. Atteint d'une contusion de boulet à la cuisse droite le 21 mai 1809 au cours de la bataille d'Essling, il est nommé brigadier quelques jours plus tard, le 28 mai, et maintenu au sein de la compagnie d'élite.

Dans ses mémoires, Calosso évoque également une autre blessure, qui ne figure pas à ses états de service, reçue lors d'une charge contre des hussards autrichiens la veille (20 mai) du premier jour de la bataille d'Essling : « *Nous nous sabrions depuis quelques minutes tantôt gagnant, tantôt perdant du terrain, quand je me sentis frappé à la tête par le sabre d'un hussard dont les jurons dénonçaient la nationalité. Le coup fut porté au moment où je l'atteignais moi-même d'un coup de pointe dans le côté droit. Afin de mieux atteindre mon ennemi, je m'étais penché sur l'encolure de mon cheval, et c'est dans cette position que me fut assené un si vigoureux coup de sabre que le cercle supérieur de mon colback fut coupé comme avec un rasoir. La coiffe intérieure se déchira et la partie inférieure de ma coiffure me descendit jusqu'au menton, de sorte que je me sentis un instant embarrassé. Je parvins pourtant à me dégager avec la main droite, mon sabre pendant à la dragonne ; je portai la même main sur ma blessure ; le sang coulait abondamment. Je fus très heureux de n'être pas attaqué alors, car je n'eusse pu me défendre (...) Le chirurgien qui pansa (ma blessure) m'assura que je devais la vie à la résistance de mon colback. Le coup porté à mon adversaire a dû être mortel à en juger par la lame de mon sabre teinté de six pouces de sang. »*

Atteint le lendemain par un boulet qui tue son cheval et lui occasionne une forte contusion (qu'il situe à la cuisse gauche, au contraire de ses états de service qui la placent à droite), il ne peut se dégager de sous son cheval abattu ; fait prisonnier par deux hussards ennemis qui commencent à le dépouiller, il est finalement délivré par une contre-attaque de sa division. « *Délivré ainsi par mes camarades, je me dirigeai à pied vers le village. Ma cuisse, sans me faire beaucoup souffrir, était très enflée. Avant de m'éloigner de mon pauvre François (mon cheval) je voulus m'assurer s'il était mort. L'animal (...) avait eu le flanc percé de part en part par le boulet que j'eus sous ma cuisse pendant le temps que je restai à terre. L'idée me vint un moment d'emporter le projectile dans mon porte-manteau, mais j'y renonçai en songeant que je ne pourrais conserver un pareil trophée (...) Je m'arrêtai à la première grange dans laquelle les chirurgiens de la division avaient établi l'ambulance. Le docteur du 8^e hussards mit sur ma contusion une compresse imbibée de je ne sais quel liquide qui arrêta l'inflammation. Je passai la nuit assez souffrant de ma blessure à la tête. »* Calosso sera encore touché par une balle à la jambe droite le deuxième jour de la bataille (22 mai), son cheval étant tué sous lui.



Cavaliers du 24^e chasseurs à cheval (Dessin de B. Coppens)

A gauche, un cavalier de la compagnie d'élite (reconnaisable à son colback à plumet écarlate et ses épaulettes à franges de même couleur) à laquelle appartient Calosso..



Trompette de la compagnie d'élite du 24^e chasseurs à cheval (Dessin de B. Coppens)

Sa promotion au grade de brigadier au sein la compagnie d'élite est vécue par lui comme une faveur, « *car les règlements s'opposaient alors à l'avancement dans la même compagnie, et ce fut pour moi qu'on y dérogea cette fois (...)* Je fus d'autant plus

reconnaissant de la bienveillance de mon capitaine qu'ayant été deux fois déjà proposé pour le grade de brigadier dans les compagnies du centre, j'avais remercié, préférant conserver le colback d'élite et la grenade, aux galons de laine des autres compagnies. J'avoue que cette sottise vanité qui prouve du reste mon peu d'ambition me fit beaucoup de tort en retardant mon avancement. » Calosso combattra encore à Wagram, où il aura un troisième cheval tué sous lui, éventré par les éclats de l'explosion d'un obus sous ses pieds.

Stationné un temps en Autriche à la paix, il rentre en France au printemps 1810 pour tenir garnison à Saint-Omer. Maréchal des logis au sein de la 7^e compagnie (3^e escadron) le 13 janvier 1811, il est promu maréchal des logis-chef au sein la compagnie d'élite du 24^e chasseurs le 1^{er} décembre 1811.

Ayant quitté à l'été 1811 Saint-Omer pour Bruxelles puis la Hollande, son régiment est passé en revue par l'Empereur à Gorcum, « d'abord à cheval puis à pied, afin de mieux s'assurer de l'état de l'habillement et de l'équipement de la troupe. »

« En ma qualité de maréchal-des-logis chef de la compagnie d'élite, j'étais placé entre les quatre officiers, tous vieux soldats à grandes moustaches, et les quatre maréchaux-des-logis, anciens soldats ayant deux ou trois chevrons sur la manche. Ma figure imberbe, sous mon énorme bonnet d'oursin, attira l'attention de l'Empereur qui s'arrête brusquement, fixe sur moi son bel œil de marbre et interpellant M. de Blanquefort, capitaine de la compagnie qui à la gauche du colonel suivait le cortège, il lui dit :

- Capitaine, voilà un maréchal-des-logis chef bien jeune.
- Sire, il a pourtant l'honneur de servir VM depuis cinq ans.
- Ah ! dit l'Empereur, puis m'adressant aussitôt sa parole brève,
- Enrôlé volontaire ? depuis quand ?
- Oui, Sire, depuis 1806.
- Quelles campagnes ?
- Celles de 1807, en Prusse, et 1809, en Autriche, Sire.
- Blessé ?
- Oui, Sire, trois blessures reçues à Essling et trois chevaux tués dont un à Wagram.
- De quel département ?
- De celui de la Doire, Sire.
- Piemontese ?
- Si, Maestà.
- Che studj ?
- Mediocri, Maestà.
- Bene !

Puis se tournant vers M. Ameil : - Colonel ?

- Sire, c'est un bon sujet.
- Je vous le recommande.

Et en me faisant un imperceptible mouvement de tête, avec un sourire bienveillant, Napoléon passa outre.

Chacun peut comprendre quel effet dut produire sur moi la flatteuse distinction dont l'Empereur venait de m'honorer en présence de son brillant cortège et devant mes camarades qui, après la revue, me félicitèrent comme sous-lieutenant en herbe. Auparavant j'admirais Napoléon comme toute l'armée l'admirait. A partir de ce jour, je lui dévouai ma vie avec un fanatisme que le temps n'a point affaibli. Je n'avais qu'un regret, c'était de n'avoir qu'une vie à mettre à son service. Que pouvais-je davantage ?



Cavalliers du 24^e chasseurs à cheval
(Dessin de Rigo)

Plus tard, quand sur son rocher d'exil le héros subissait les tortures de sa longue agonie, je m'associais de loin à ses douleurs ; je maudissais ses bourreaux. Puis quand le Mémorial de Sainte-Hélène vint révéler à l'Europe une grandeur plus auguste et plus sainte qu'aucune de celles qui aient jamais élevé un homme au-dessus de ses semblables, je suivis pas à pas et les larmes aux yeux, toutes les phases de cette gloire nouvelle dont l'éclat semble grandir de jour en jour. Enfin la translation des cendres de Napoléon à Paris, en 1840, m'a rempli d'une joie si vive que je fis le vœu, dès qu'elle me fut connue, d'aller faire un pèlerinage à son tombeau et d'y réciter une prière de requiem avec non moins de ferveur que les musulmans vont à la Mecque faire leurs prières sur la tombe du prophète. » Et Calosso de préciser en note : « Au mois d'août 1850, j'ai pu accomplir ma promesse et j'en rends grâce à Dieu. »

Envoyé ensuite à Hambourg, le 24^e chasseurs y passe l'hiver « dans de bons cantonnements. » Jean-Thimotée a le plaisir d'y rencontrer son frère Probe, alors sergent au 111^e régiment d'infanterie de ligne¹. Puis le régiment entre en Prusse au printemps

¹ Né à Chivasso le 15 janvier 1781, Probe entre au service le 28 germinal an XI (18 avril 1803) au 111^e de ligne. Caporal le 1^{er} juin 1808, il n'est promu sergent que le 1^{er} février 1813 selon le registre de son régiment. Il sera congédié comme étranger le 31 juillet 1814, à la Première Restauration.

1812... La guerre avec la Russie se profile à l'horizon et les préparatifs vont bon train. Le 24^e chasseurs à cheval est intégré à la brigade Castex, attaché au II^e corps de la Grande Armée commandé par le maréchal Oudinot.

Jean-Thimotée Calosso participe ainsi à la campagne de 1812 en Russie. Il ne sera toutefois pas des combats du gros de l'armée commandé par l'Empereur et ne verra pas Moscou : le II^e corps est en effet chargé de couvrir le flanc gauche de la Grande Armée, le long de la Dwina. Il combat ainsi à Polotsk (18 août 1812), où il manque d'être tué : *« Au début de cette affaire, je faillis être coupé en deux par un boulet ; mais moi qui ait vécu 18 ans parmi les musulmans et qui suis un peu fataliste comme eux, je dis que je n'étais pas prédestiné à l'atteinte de ce boulet (...) Voici le fait (...) J'étais à ma place de serre-file, derrière le premier peloton de la compagnie. Le capitaine m'appelle pour me donner un ordre relatif aux chevaux de main. En retournant à ma place, je passe près de Mongin, maréchal-des-logis de la droite de l'escadron qui m'offre de l'eau de vie. J'accepte et me place parallèlement à sa droite. Au moment où il me passe son bidon je vois venir un boulet ricochant dans notre direction. Prenez garde, dis-je à Mongin. Il s'appuie sur moi au lieu de faire son écart dans le sens opposé. Je cède involontairement à sa brusque pression ; étrange fatalité ! Si Mongin au lieu de faire son écart à droite, l'eût fait à gauche, j'étais frappé en pleine poitrine et lui n'était même pas touché. Contre toute vraisemblance, Mongin me repousse et détourne de moi le projectile qui lui emporte le bras et tue raide le brigadier Pradel placé derrière lui au second rang. »*

Quelques temps plus tard, une autre circonstance faillit lui être fatale. *« Je me trouvais au centre du quatrième peloton que je commandais, en l'absence du lieutenant blessé la veille. Mes chasseurs riaient aux éclats en plaisantant les cuirassiers qui, à les entendre, ne chargeaient qu'en poules mouillées. Le loustic de la compagnie, Andrieux, lâcha quelques gros mots que je ne puis consigner ici. Au moment où je me retourne pour imposer le silence à mes bavards, un boulet me rase de si près la figure que je la sentis en feu. Je restai bouche bée pendant quelques minutes sans pouvoir articuler une parole. J'éprouvai un moment la frayeur de rester muet pour le reste de mes jours. J'ai connu en 1807 un maréchal-des-logis de hussards qui avait radicalement perdu la parole dans une circonstance identique. J'en fus quitte pour la peur. »*



Sapeur du 24^e chasseurs à cheval
(Dessin de E. Fort)

Calosso participe ensuite à la funeste retraite de Russie. Il est à la Bérézina, où le II^e corps rejoint les restes de ce qui avait été la Grande Armée... Il y apprend d'un sous-officier de son régiment que *« l'Empereur a accordé hier soir une partie des demandes que le colonel m'avait chargé de rédiger pour le remplacement des officiers tués ou prisonniers. Vous y figuriez pour le grade de sous-lieutenant, et à défaut pour la décoration ; mais cette fois encore vous jouez de malheur car le colonel m'a dit cette nuit : "Calosso n'aura encore rien. Ses co-candidats plus âgés et plus anciens de service lui ont été préférés". »* Et Calosso de conclure : *« Je suis bon gré à mon colonel de ne m'avoir pas oublié. Mais en même temps je trouvais juste que puisque l'Empereur n'avait pas accordé toutes les demandes, l'âge et l'ancienneté de service, à mérite égal, eussent la préférence. »*

Puis c'est la marche vers Kovno, au milieu de quelques débris de son régiment, tiraillé par la faim, la fatigue et le froid... *« On ne pouvait se reconnaître, même entre camarades du même régiment, tant nous étions défigurés par nos grotesques accoutrements. La plus grande partie des soldats avaient jeté leurs armes qui leur gelaient les mains et y avaient substitué des bâtons ! »*

Lors d'une halte où Calosso et ses camarades faisaient manger un peu d'avoine à leurs chevaux (*« quant à nous, nous croquions en cachette ce que nous avions dans la crainte d'être attaqués par les affamés, comme déjà cela nous était arrivé »*), survient un événement singulier et heureux dont Calosso nous fait le récit :

« Quelques heures après, je fus accosté par un de ces spectres ambulants à une halte (...) Cet homme ayant aperçu le numéro 24 sur le coin de mon porte-manteau, s'approche de moi et me dit :

- Vous êtes du 24^e chasseurs, camarade ?

- Oui, répondis-je avec réserve.

- Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de M. Calosso, maréchal-des-logis chef de la compagnie d'élite, vit-il ? Où est-il ?

- Oui, camarade, il vit, il est devant vous, c'est lui qui vous répond.

Cet infortuné était mon frère Probe, sergent au 111^e d'infanterie, que je n'avais pas revu depuis le passage du Niémen, le 23 juin, et que je ne reconnaissais pas, tant il était défiguré. Nous nous embrassâmes ; je le présentai à mes camarades ; nous lui

donnâmes quelques biscuits et un peu d'eau-de-vie (...) Puis après nous avoir dit adieu, il alla rejoindre ses camarades qui l'attendaient pour reprendre leur marche. Je remarquai avec un vif plaisir qu'il avait conservé son fusil et son sabre et je lui en fis mon compliment. Un autre membre de la famille, ma sœur Camille, mariée à M. Santa, officier des sapeurs du génie, ayant suivi son mari jusqu'à Moscou, en revint avec lui et supporta toutes les misères attachées à cette fatale retraite. Je n'eus pas occasion de la rencontrer en Russie, mais en 1814, nous nous revîmes tous en Piémont. »



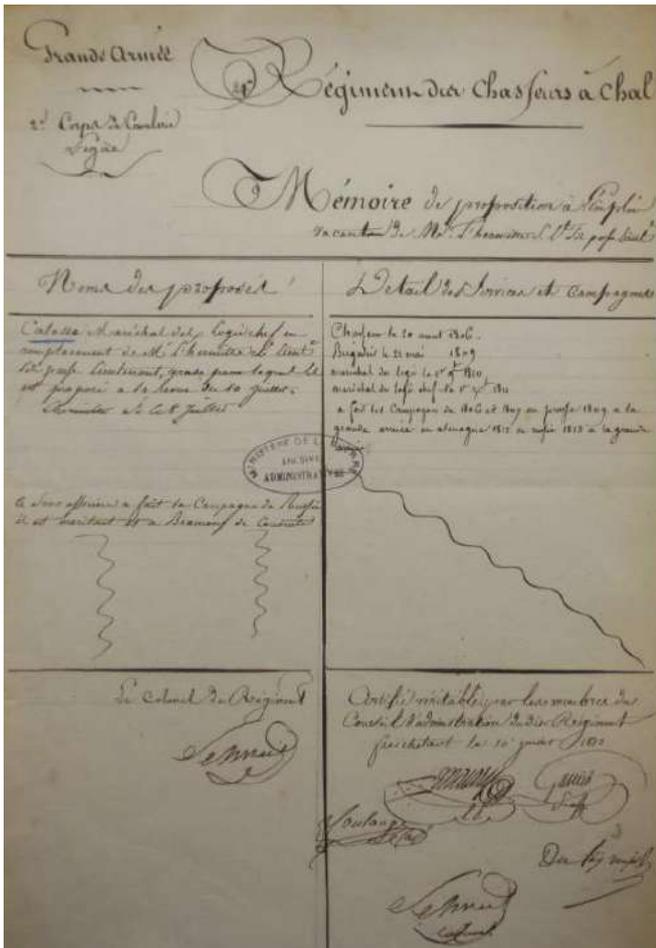
La retraite de Russie

Calosso finit par réussir à rejoindre le Niémen. Le regard qu'il porte sur cette campagne fatale pour nos armes mérite d'être cité.

« Arrivés sur la rive prussienne, nous jetâmes un regard douloureux en arrière sur cette terre ennemie, tombeau de tant de braves, terre que quelques mois auparavant nous avions vue tout émaillée de fleurs printanières et qui alors n'offrait plus à l'œil que son triste manteau de neige, recouvrant des villes incendiées, des campagnes désertes et les cadavres de 200.000 Français ! Et qui les avait moissonnés ces braves ? Hélas ! C'était moins le canon russe que la faim, la misère et un froid de 26 degrés ! Il ne m'appartient pas de porter un jugement sur la gigantesque entreprise de l'empereur. Ce que je puis attester, c'est que tout ce que la sagesse humaine peut suggérer, tout ce que la science militaire peut accomplir, Napoléon l'avait fait et combiné avec une prudence admirable. L'histoire ajoutera que l'armée se montra digne de son chef immortel. L'armée supporta le feu de l'ennemi, le froid, les privations les plus rigoureuses avec une constance héroïque, jusqu'au moment où la faim, les maladies et l'encombrement des routes jetèrent dans ses rangs une démoralisation momentanée. »

Les débris du 24^e chasseurs retraitent alors à travers la Prusse, ralliant au passage des égarés réchappés de la retraite, ou encore un détachement venant de France. *« Les hommes habillés et équipés de neuf et les chevaux frais et harnachés de même contrastaient singulièrement avec nous autres pauvres revenants qui, hommes et chevaux, étions maigres, chétifs, déguenillés à faire peine. »*

Calosso précise ainsi : *« Nous jetâmes nos pelisses de paysans russes et réparâmes sous notre uniforme réparé tant bien que mal ou renouvelé. »* Ayant rejoint Bitterfeld en Saxe, qui est alors encore notre alliée, la troupe y prend ses quartiers d'hiver. Atteint d'une maladie cutanée qui s'était déclarée pendant la campagne et le « dévorait », Calosso en profite pour se soigner. *« Je m'enfermai dans mon logement, me tenant chaudement pendant tout le mois de février, et subis un traitement en règle (...) avec force bains. En mars, je pus reprendre mon service, aussi frais et dispos qu'en mars de l'année précédente. La vigueur de mon tempérament me sauva (...). »*



Mémoire de proposition à un emploi de sous-lieutenant en faveur de Calosso en date du 10 juillet 1813 (SHD - cote 2Ye641)

Calosso peut dès lors participer à la campagne de 1813 en Saxe, au sein de son régiment reconstitué, qui est affecté au II^e corps de cavalerie, division Exelmans. Le constat qu'il fait laisse toutefois présager les revers à venir...
 « Mais nous n'avions plus nos vieux cavaliers de 1812. Nos jeunes soldats étaient pleins sans doute de bonne volonté, mais ils n'étaient rompus ni aux périls, ni aux fatigues de la guerre ; hommes et chevaux faisaient leur apprentissage, et ce n'était pas avec de pareils éléments que l'on pouvait obtenir les succès des campagnes précédentes. »

Le 10 juillet 1813, lors d'une revue du régiment, notre ami est proposé pour le grade de sous-lieutenant par son colonel, un emploi de ce grade étant vacant. Le colonel Schneit porte à cette occasion sur lui l'appréciation suivante :
 « Ce sous-officier a fait la campagne de Russie. Il est méritant et a beaucoup de conduite. »

Jean-Thimotée Calosso accède ainsi à l'épaulette d'officier, en étant promu au grade de sous-lieutenant par décret impérial du 24 juillet 1813.

Autre satisfaction pour lui : « A la même époque, le régiment reçut deux jeunes officiers provenant des gardes d'honneur du prince Borghèse, gouverneur du Piémont. Depuis sept ans, j'étais le seul Piémontais qui servit aux escadrons de guerre. L'arrivée de deux compatriotes (...), bons garçons et excellents soldats, me causa un vif plaisir. »

Fin août 1813, Calosso est envoyé auprès du général Sébastiani, commandant en chef le II^e corps de cavalerie, en qualité d'officier d'ordonnance. « Le service que je faisais au quartier général était rude et périlleux. Devant être fréquemment en course, j'avais deux bons chevaux que, l'eussé-je voulu, je ne pouvais guère ménager. »

Pendant les mois de septembre et octobre, son corps d'armée est peu engagé. Le 12 octobre, il est envoyé en mission par le général Sébastiani afin de porter à l'Empereur une dépêche urgente.

« Pour y arriver, il fallait traverser une forêt infestée par les cosaques du partisan Czernitcheff. Le général ne me dissimula pas l'importance et les périls de ma mission et m'engagea à prendre mes précautions pour n'être pas enlevé par l'ennemi. Pour me seconder, il m'adjoignit un homme de confiance, un lancier polonais d'une rare intelligence et d'une bravoure éprouvée.



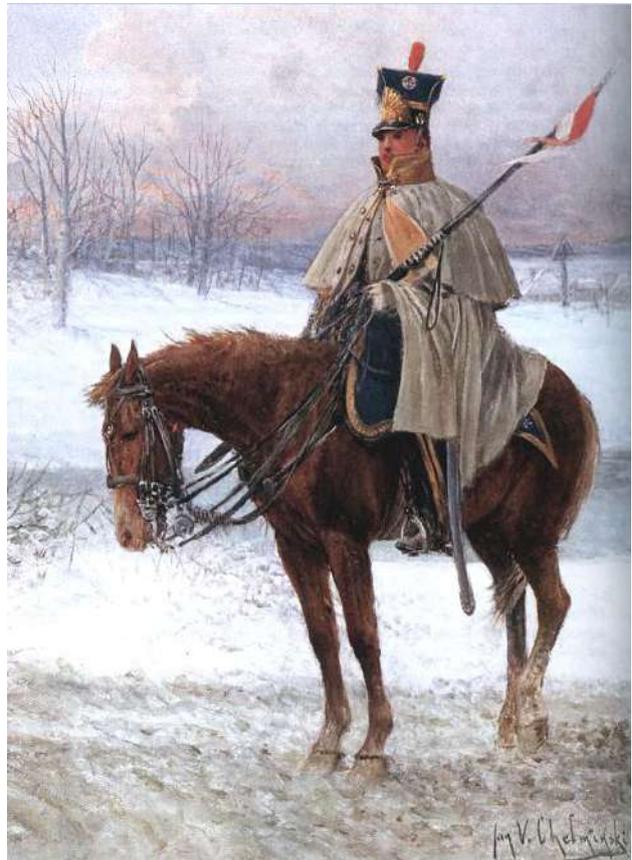
Le général Horace Sébastiani (1772-1851)

En nous mettant en route avant la nuit, et avant de nous engager dans la forêt, nous fîmes nos dispositions de la manière suivante : d'abord nous inspectâmes nos armes et changeâmes les amorces de nos pistolets. Puis je mis mon colback qui eût pu me faire reconnaître, dans un mouchoir solidement attaché à l'arçon de derrière. Le lancier en fit autant de son schapka. Alors coiffés de nos bonnets de bivouac dont la forme différait peu de celle des bonnets russes, enveloppés dans nos capotes, nous allâmes résolument en avant. Vers les deux heures de nuit nous tombâmes dans un petit poste ennemi. La vedette cria qui vive ! à quoi, selon nos conventions, mon camarade répondit en langue russe : Officier de hulans du général... porteur d'une dépêche. - Passez, répondit la vedette en nous souhaitant la bonne nuit. A droite de la route, près d'un hameau, nous aperçûmes des feux. Je

pensai que ce pouvait être un bivouac de cosaques. Comme je connaissais les lieux que j'avais déjà deux fois traversés durant cette campagne, nous cheminions sans tâtonnements, malgré l'obscurité. Arrivés près d'un bourg à la sortie duquel quatre mois auparavant nous avions enlevé aux Russes un parc d'artillerie, je crus prudent de l'éviter, le supposant occupé par les cosaques ; et à travers champs, nous regagnâmes la route en suivant un excellent petit chemin par lequel nous étions tombés sur ce même parc.



Lancier polonais de la Garde impériale
(Dessin de B. Gembarzewski)



Lancier polonais de la Légion de la Vistule
(Dessin de J.W. Chelminski)

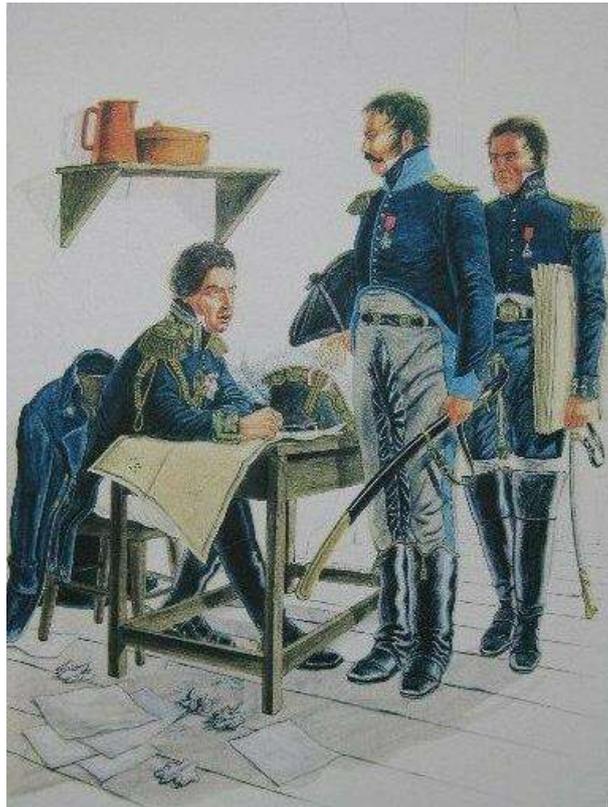
« (...) il m'adjoignit un homme de confiance, un lancier polonais d'une rare intelligence et d'une bravoure éprouvée. »

Une fois sur la grande route, nous marchâmes de nouveau avec précaution. Nos chevaux commençaient à être fatigués. Cependant comme d'après mon calcul, nous ne pouvions pas déboucher dans la plaine de Duben avant le jour si nous ménagions nos montures, ce qui nous exposait à être reconnus par le dernier poste que je devais supposer établi à l'issue de la forêt, je décidai d'augmenter notre allure, pour échapper à l'aide des ténèbres à l'ennemi.

Enfin nous arrivons au dernier corps de garde. Point de « qui vive ? » Le feu s'éteignait et tout le poste était endormi à vingt pas de nous et à gauche de la route. Alors nous partons au galop, et dépassant rapidement les dormeurs, nous sabrons en passant la vedette qui faisait face à la plaine et que nous surprîmes. C'était une imprudence, car aux cris du cosaque, ou peut être aussi éveillée par le galop de nos chevaux, le poste monte à cheval et se met à notre poursuite. Heureusement nous avons gagné du terrain. Cependant comme leurs montures étaient fraîches et les nôtres fatiguées, ils auraient pu nous atteindre, si les avant-postes français, dans la direction desquels nous galopions, n'eussent pas fait cesser la poursuite.

Le jour commençait à paraître, notre déguisement devenait inutile. Nous prîmes le pas, nous nous coiffâmes de nos colback et schapka et continuâmes notre marche sur les vedettes françaises. Quelques cavaliers du grand poste vinrent nous reconnaître et nous conduisirent auprès de l'officier qui était un lieutenant des lanciers hollandais de la Garde impériale. Bien accueillis par ces frères d'armes, nous fîmes une petite halte afin de faire souffler nos chevaux ; puis après avoir accepté quelques légers rafraîchissements, nous continuâmes notre route vers Duben que nous voyions devant nous (...)

En entrant dans la ville encombrée de troupes de la Garde, je me fis indiquer le quartier impérial. J'y arrive, mets pied à terre, et, après avoir confié mon cheval au polonais, je m'annonce à un officier supérieur que je rencontre dans la cour comme porteur d'une dépêche pour SM. Cet officier m'invite à le suivre, et nous montons au premier étage. Mon guide frappe à la porte de l'appartement occupé par le maréchal Berthier, major général de l'armée. « Entrez », dit une voix. L'officier entre et je reste derrière la porte entr'ouverte. Mon guide explique ma mission, et une voix qui fait vivement battre mon cœur dit : « Faites entrer ». Cette voix était celle de l'Empereur. « Entrez, Monsieur », me dit alors l'officier. Comme j'étais couvert de boue, j'hésitais. « Entrez, entrez », continua-t-il. Je laisse tomber mon manteau sur une chaise de l'antichambre et j'avance respectueusement, la dépêche dans ma main gauche pendant le long de mon sabre et la droite à hauteur du front. Une grande carte était déployée sur le parquet d'un salon modestement meublé. A genoux sur cette carte, Napoléon plantait des épingles à tête de cire d'Espagne de deux différentes couleurs. « Berthier », dit l'Empereur en levant la tête, « prenez cette dépêche ». Le maréchal la prend, en rompt le cachet et la lit.



Le maréchal Berthier à sa table de travail, recevant un aide de camp



« Une grande carte était déployée sur le parquet d'un salon modestement meublé. A genoux sur cette carte, Napoléon plantait des épingles à tête de cire d'Espagne de deux différentes couleurs. »

Alors l'Empereur, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur son échiquier, se lève et s'approche de moi.

- D'où venez-vous ?

- Du quartier général du général Sébastiani, Sire.

- Où l'avez-vous quitté ?

- Près de Torgau, Sire.

- Venu par quelle route ?

- Par celle de la forêt, Sire.

- Et les cosaques, Monsieur.

- Sire, je suis parvenu à tromper leur vigilance.

Et très succinctement, j'expliquai comment.

- C'est bien. C'est heureux, Monsieur.

Durant cet interrogatoire, Napoléon m'enveloppait de son regard, mais sans m'intimider. Le maréchal qui se trouvait à ma droite près d'une fenêtre, après avoir lu la dépêche, me demanda à quelle heure j'étais parti de Torgau, et si la division Souham y était arrivée. Pour répondre à cette question, je dus faire un quart de conversion à droite et présenter le flanc gauche à l'Empereur qui ayant vraisemblablement vu le numéro de mon régiment sur le cor de chasse de ma giberne, reprit aussitôt :

- Du vingt quatrième chasseurs ?

- Oui, Sire.

- C'est cela, je vous ai déjà vu. Vous étiez maréchal-des-logis-chef de la compagnie d'élite à la revue de Gorkum.

- Oui, Sire.

- Fait la campagne de Russie ?

- Oui, Sire, avec le deuxième corps.

- Bien.

Puis s'adressant au maréchal :

- Berthier, cet officier doit être fatigué ; il se reposera ici deux jours ; il ira ensuite rejoindre le général Sébastiani qui sera alors sous Leipzig.

Le maréchal sonna et un aide de camp qui se trouvait dans l'antichambre reçut l'ordre de me loger dans la maison. Je sortis avec lui, frappé d'admiration pour cette mémoire prodigieuse qui permettait à Napoléon de reconnaître après tant d'événements et au milieu de ses préoccupations actuelles, un individu aussi insignifiant que moi.

Je me reposai deux jours au quartier impérial, prenant mes repas à la table d'état-major où ma modeste épauvette de sous-lieutenant se trouvait rapprochée des épauvettes à graines d'épinard et même des épauvettes étoilées². Le troisième jour, de bon matin, le maréchal me fit remettre une dépêche pour mon général qui devait être à Leipzig. A mon départ, toutes les troupes de la Garde se préparaient à marcher sur cette ville où les destinées de l'Allemagne allaient se décider. »

De retour de sa mission, Calosso demande la permission de rentrer à son régiment et de se faire remplacer comme officier d'ordonnance auprès du général Sébastiani. « Au régiment nous faisons un service infiniment plus dur, toujours au bivouac, mais nous étions en famille. Aux quartiers généraux nous étions sûrs d'être constamment logés à l'abri, d'avoir une bonne table et bien d'autres petites douceurs. Mais par compensation il nous fallait faire de rudes corvées qui souvent répétées étaient fatales à nos chevaux. En tous cas, la vie des états-majors (...) ne remplaçait pas pour moi le régiment. »

C'est donc au sein du 24^e chasseurs qu'il participe à la bataille de Leipzig, étant blessé le 16 octobre à Wachau d'un coup de pistolet par un hussard hongrois et de deux coups de lance par des uhlands. « Malgré cela je parvins, grâce à la vigueur de mon cheval, à leur échapper. La balle avait traversé l'épaule gauche au-dessus de la clavicule. Un coup de lance m'atteignit légèrement dans le côté droit et le second au médium de la main gauche (...) Je me retirai au village où je fus pansé. Mais soit négligence, soit défaut de temps, à raison du grand nombre de blessés qui réclamaient ses soins, le chirurgien ne sonda pas suffisamment ma plaie à l'épaule, et il en résulta que ma blessure prit en quelques jours un caractère assez grave. » Le 18, jour de « la grande bataille qui devait avoir sur le sort de l'Allemagne et sur le nôtre une si grande influence », il assiste médusé à la défection des Saxons, qui retournent contre nos troupes leurs batteries ! « Alors un boulet arrive, un boulet ami il y avait quelques minutes ; il frappe mon cheval à la tête. Le pauvre animal fait demi-tour, chancelle et tombe sous moi. Mon chasseur m'amène mon second cheval ; on me remet en selle et nous sommes forcés de nous éloigner, en abandonnant sur place l'infortunée Hirondelle qui m'avait si bien servi pendant toute la campagne de Russie, qui en avait partagé avec moi les dangers et les fatigues ; qui dans cette campagne même de 1813, avait été associée à ma fortune et à mes périls. Les cavaliers qui ont fait la guerre savent si l'on s'attache fortement à ces compagnons de bataille ; ils comprendront les larmes que je versai sur la perte du pauvre animal avec lequel j'avais bravé pendant plus de dix-huit mois le froid, la faim, la fatigue et le feu de l'ennemi. »

² Les « épauvettes à graines d'épinard » désignent les épauvettes à grosses franges des officiers supérieurs et les « épauvettes étoilées » celles des généraux qui, en plus des grosses franges, portent des étoiles (deux étoiles pour un général de brigade, trois pour un général de division). Calosso, en tant que sous-lieutenant (officier subalterne), porte lui une seule épauvette à franges fines sur l'épaule gauche et une contre-épauvette sans franges sur l'épaule droite.



Officier de la compagnie d'élite du 24^e chasseurs à cheval
(Dessin de B. Coppens)

Après le désastre de Leipzig, la marche vers la France se poursuit... Souffrant de sa blessure à l'épaule, Calosso passe par Strasbourg, Nancy, Troyes, pour atteindre finalement fin novembre Joigny dans l'Yonne, où se trouve le dépôt du régiment, « après une marche de 35 jours à cheval et avec une inflammation qui ne me permettait pas de supporter la voiture (...) C'est à Joigny que je trouvai enfin le repos qui m'était si nécessaire et les soins que réclamait ma blessure. » Il ne manque pas de louer « les bons habitants des provinces que nous eûmes à traverser avant d'arriver au dépôt, les Alsaciens, les Lorrains, les Champenois » qui « exerçaient envers les malheureux blessés l'hospitalité la plus touchante et la plus généreuse. »

Arrivé à Joigny, il se fait examiner par le chirurgien du dépôt. « Presque cicatrisée pendant le voyage, ma blessure à l'épaule me causait cependant de vives douleurs, et ces souffrances me faisaient soupçonner la présence d'un corps étranger dans la plaie. Le chirurgien, en l'examinant, me confirma dans mes soupçons et il jugea à propos de l'ouvrir et de la sonder (...) La sonde amena d'abord une parcelle de flanelle et de toile, puis un petit morceau de drap, puis enfin un fragment du galon de l'épaulette que je portais (...) La balle avait introduit ces divers objets dans la plaie (...) Les deux coups de lance étaient cicatrisés et au bout de quinze jours d'un pansement régulier, je fus en état de reprendre mon service actif sans aucun inconvénient. »

Calosso se préoccupe alors de se procurer un uniforme neuf et de renouveler sa garde-robe. « Du reste, j'étais relativement riche : 400 francs de première mise de sous-lieutenant ; 400 francs de gratification d'entrée en campagne ; 300 francs d'indemnité pour le cheval tué à Leipzig ; quelques mois d'appointements arriérés et mes petites épargnes me formaient un capital, au moyen duquel je m'habillai et m'équipai à neuf, et renouvelai le harnachement du cheval qui me restait et qui, bien remis de ses fatigues, pouvait me suffire pour le moment. » Il rejoint ainsi les escadrons de guerre de son régiment en Champagne pour la campagne de France. « Malgré nos revers, je trouvai les troupes animées d'un esprit excellent, et elles le firent bien voir dans cette admirable campagne de France qui suffirait à elle seule pour immortaliser l'Empereur et son armée. » Il combat à Montereau (18 février 1814), puis assiste avec tristesse à la chute de Napoléon.

Le 24^e chasseurs étant dissous à la Première Restauration, notre jeune officier italien offre sa démission du service français, poussé par « le désir de revoir mon pays et ma famille et de servir mon souverain naturel nouvellement rappelé au trône de ses pères. » Retiré dans ses foyers comme étranger le 11 août 1814, il retourne donc dans son Piémont natal.

Reprenant alors du service dans l'armée sarde, il se voit obligé de renoncer à son grade de sous-lieutenant, car dans la cavalerie « on n'admettait parmi les officiers que les nobles ! » « A 25 ans, sans autre fortune que mon sabre, qu'allais-je devenir ? Je compris trop tard l'énorme sottise que j'avais faite en quittant l'armée française, et pour n'être à charge de personne, je consentis à la perte de mes épaulettes pour reprendre les galons de sous-officier. »

Fourrier (maréchal-des-logis chef) dans les cheveu-légers du Roi, il passe finalement fourrier-major et cornette en 1815, puis adjudant-major en second en 1819. En 1821, il se marie avec Secondine Tarini Imperial.

En 1821, à la suite de l'échec du mouvement des *carbonari* auquel il avait participé ³, il doit s'exiler, laissant derrière lui sa femme enceinte. Il passe alors en France, en Suisse puis en Espagne, où se retrouvent les réfugiés politiques piémontais.

En 1823, il décide de quitter l'Espagne, également soumise à des troubles politiques, espérant pouvoir séjourner en France où sa femme et son fils viendraient le rejoindre. C'était l'époque où la France s'appêtait à intervenir en Espagne pour soutenir le gouvernement du roi Ferdinand VII. S'étant engagé au début de son séjour dans une milice locale soutenant les opposants au régime en place, Calosso regardait par ailleurs « comme un sacrilège, à moi qui pendant huit ans avais servi dans l'armée française, de combattre dans les rangs de ses ennemis. Le drapeau avait changé (...) mais c'était toujours l'armée française. »

Ayant obtenu un passeport pour se rendre en France, il gagne Lyon où il ne trouve ni sa femme, ni son fils... « Ici se présente à mes souvenirs une suite de tribulations et de douleurs morales sur lesquelles je ne veux pas m'appesantir. » Placé sous la

³ Les sociétés secrètes de la mouvance carbonariste qui se développent en Italie après 1815 revendiquent la libéralisation du système politique et la volonté d'unité ou d'indépendance nationale vis à vis de l'Autriche. En 1820-1821 éclate dans le Piémont une vague révolutionnaire, qui se soldera par un échec suite à l'intervention des Autrichiens.

surveillance de la police du fait de son statut de réfugié politique, il lui est enjoint en 1825 de rejoindre Paris, puis en 1826 on l'exile vers la Belgique avec d'autres camarades d'infortune.

Il s'embarque alors pour l'Angleterre, puis pour la Grèce où il va combattre aux côtés des insurgés grecs cherchant à se libérer de l'occupation ottomane. Déçu de l'attitude des Grecs, il se tourne vers la Turquie. « *La destruction des janissaires était un fait tout récent et il accusait chez le sultan Mahmoud (...) une ferme volonté de régénérer son Empire (...) Mahmoud réorganisait son armée et il en confiait l'instruction à des officiers européens. Je résolus de me rendre à Constantinople pour offrir mes services au Sultan. J'étais loin de me douter que la Providence, en dédommagement des souffrances passées, me réservait là une situation des plus brillantes, et qu'avec la faveur d'un prince excellent, j'allais obtenir le droit de concourir, dans la mesure de mes forces, à la civilisation militaire d'un puissant empire.* »

Calosso entre ainsi en 1827 au service du sultan Mahmoud et devenu instructeur militaire, il organise la cavalerie ottomane. Le sultan Mahmoud lui donnera le nom de *Rustem-Aga*, avec le titre d'instructeur en chef de la cavalerie de la garde. Il obtiendra par la suite le titre de Bey (se faisant dès lors appeler *Rustem-Bey*) et le brevet de colonel de cavalerie de la garde.

Calosso croisera durant son séjour un auteur célèbre, Alphonse de Lamartine, qui écrira dans son *Voyage en Orient* (paru en 1835) : « *Constantinople, 20 juin 1833. J'ai connu ici un homme aimable et distingué, un de ces hommes plus forts que leur mauvaise fortune, et qui se servent du flot qui devait les noyer, pour aborder un rivage. M. Calosso, officier piémontais, compromis, comme beaucoup de ses camarades, dans la velléité de révolution militaire du Piémont en 1820, proscrit comme les autres, sans asile et sans sympathie nulle part, est venu en Turquie. Il s'est présenté au sultan pour former sa cavalerie ; il est devenu son favori et son inspirateur militaire. Probe, habile et réservé, il a modéré lui-même une faveur périlleuse qui pouvait le mettre trop en vue de l'envie. Sa modestie et sa cordialité ont plu aux pachas de la cour et aux ministres du divan. Il s'est fait des amis partout et a su les conserver par le mérite qui les lui avait acquis. Le sultan l'a élevé en dignité sans lui demander d'abjurer sa nationalité ni son culte. Il est maintenant pour tous les Turcs Rustem-Bey, et pour les Francs un Franc obligeant et aimable. Il m'a recherché ici et offert tout ce que sa familiarité au divan et au sérail pouvait lui procurer pour moi. Accès partout, amitié de quelques principaux officiers de la cour ; facilités pour tout voir et tout connaître, qu'aucun voyageur chrétien n'a jamais pu obtenir, pas même les ambassadeurs.* »



Le sultan Mahmoud II (1784-1839)

En préface de ses mémoires, on peut également lire le jugement suivant : « *Calosso est le premier chrétien, croyons-nous, qui ait pénétré dans l'intimité d'un sultan. Et quand on songe qu'il a su conserver et accroître, durant une période de dix-huit années, l'estime et la confiance du prince et de la plupart de ses ministres, on ne peut que s'empêcher d'admirer ce qu'il a fallu de tact, de patience et de droiture pour vaincre les préjugés d'une race qui, jusqu'à lui, regardait comme une souillure le contact d'un infidèle.* »

Sa femme et son fils eurent l'autorisation de le rejoindre en 1834... « *J'eus pour la première fois l'occasion d'embrasser mon fils ; il était alors âgé de treize ans* » ! En 1839, le sultan Mahmoud décède et son fils lui succède. Sa santé commençant à se dégrader, commençant « *à éprouver le besoin du repos* », Calosso sollicite et obtient sa retraite en 1843, avec une pension annuelle de 30.000 piastres.

C'est également en 1843 que, par l'entremise de l'ambassadeur de France auprès de la Sublime-Porte, il a « *la satisfaction de recevoir (sa) nomination dans cet ordre glorieux* » de la Légion d'honneur. Il est ainsi fait chevalier en date du 24 juillet 1843. Le grade de colonel de cavalerie en retraite lui est reconnu par les autorités militaires françaises.

Installé tout d'abord à Turin après avoir quitté la Turquie, on ignore par quelle circonstance et vers quelle époque il se retrouve venir s'installer à Nice.

En août 1850, se rendant à Paris, Calosso en profite pour visiter le tombeau de l'Empereur aux Invalides. A l'intérieur de la chapelle Saint-Jérôme, il découvre avec respect le sarcophage, le chapeau, l'épée et le cordon de la Légion d'honneur, « *reliques sacrées apportées de Sainte-Hélène avec les cendres de la grande victime.* » Il y rencontre le général Exelmans sous les ordres duquel il avait servi de 1813 à 1814, et tous deux « *(demandent) à Dieu de recevoir dans son sein la grande âme du héros au service duquel ont été consacrées les plus belles années de notre jeunesse.* »

En juillet 1852, au cours d'un voyage en Autriche et en Allemagne, il fait un pèlerinage sur les champs de bataille d'Essling et de Wagram, ainsi que sur celui de Leipzig où, à la vue de cette plaine fatale, il note avec émotion : « *Me reportant par la pensée à trente-neuf ans en arrière, je me rappelai les héroïques mais inutiles efforts de l'armée contre une coalition européenne dont la trahison grossissait chaque jour les bataillons. Il me semblait assister une seconde fois à la chute de cet Empire que j'avais vu si grand et si glorieux (...) Le cocher, qui me servait de guide, m'indiquant une grosse pierre carrée, me dit : "Napoléon a pris sur cette pierre plus d'une prise de tabac". Je reconnus l'endroit où j'avais reçu un coup de pistolet à l'épaule et deux coups de lance l'un à la main gauche, l'autre dans le flanc droit.* »



Mausolée de Napoléon dans la chapelle Saint-Jérôme aux Invalides

C'est dans cette chapelle que le sarcophage de l'Empereur sera exposé avant son transfert dans la crypte du Dôme le 2 avril 1861.

Ces voyages seront pour lui empreints d'une grande nostalgie, retranscrite avec emphase dans ses mémoires : « *Les vieux soldats dont une grande passion a remué les âmes, ceux (...) qui ont eu l'honneur de servir sous Napoléon ne revoient qu'avec une indéfinissable émotion tout ce qui leur rappelle la personne du grand Empereur. Il n'est pas dans leur cœur une fibre qui ne soit remuée à la vue des champs de bataille où passèrent ces glorieuses fêtes, comme les appelle le poète (Béranger), où le canon servait de véhicule à la marche des idées et à la glorification de la patrie. La guerre a sa poésie, et l'immortel chansonnier, dont le nom vient de se trouver tout à l'heure sous ma plume, n'a rien dit de trop lorsqu'il appelait Napoléon le plus grand poète des temps modernes et peut être de tous les temps.* »

Au moment de la parution de ses mémoires, éditées comme on l'a vu plus haut en 1857 à la fois à Turin et à Nice, c'est dans cette dernière ville qu'il réside. Il y reçoit la même année la Médaille de Sainte-Hélène, qui vient d'être créée par Napoléon III en hommage aux survivants de la Grande Armée. Par décret impérial du 13 septembre 1860 pris à Nice, lors de son voyage dans la capitale azurée nouvellement rattachée à la France, Napoléon III nomme Calosso au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

C'est donc à Nice qu'il décédera, le 27 mars 1865. Il était alors veuf et habitait à cette époque 4, place du Jardin public⁴.

⁴ Il s'agit sans doute du jardin public délimité aujourd'hui par les avenues de Verdun, Gustave V et de Suède, et dont la surface a été réduite à la fin du XIX^e lors de la couverture du Paillon et de la création de l'actuel jardin Albert I^{er}.



Jean-Thimotée Calosso, en uniforme de colonel retraité, vers 1861 (Photo collection de la villa Masséna)

Fièrement appuyé sur son sabre à l'oriental rappelant sa carrière au service turc, il arbore fièrement sur la poitrine sa Légion d'honneur ainsi que la Médaille de Sainte-Hélène, en plus des décorations reçues au service du sultan Mahmoud.

QUELQUES LIEUX NAPOLEONIENS à ANTIBES

Par Jacques DIMIEZ

Antibes, « ville royale », élève fièrement sur sa Place nationale la colonne attribuée par Louis XVIII à la Cité pour s'être opposée au retour de Napoléon le 01.03.1815 et pour avoir défendu la ville contre les troupes autrichiennes et sardes en août et septembre 1815. A son retour après les Cent-jours, Louis XVIII déclara solennellement : «La conduite de la ville d'Antibes ne sortira jamais de ma mémoire ! ». Il fit distribuer 90.000 francs sur sa cassette aux antibois nécessiteux. Le 12.09.1817, il attribua par lettre patente un blason à la ville, portant quatre fleurs de Lys d'or avec la devise : « Fidei servandae exemplum 1815 ».



Le 31.05.1818, la colonne fut inaugurée en grande pompe. Cette colonne a été récemment restaurée et ses abords ont été élargis pour lui donner de l'espace. Son entretien est parfait et pour l'assortir d'un message de tendresse, à peu de distance, se tient la statue des amoureux de Peynet devant l'entrée du Musée voué à cet artiste et à l'amour... Raymond Peynet, dessinateur et humoriste a passé son enfance à Biot et a vécu à Antibes dans le quartier de l'Ilette.



Photo Jacques Dimiez

Sous la Révolution et l'Empire, les élites de la ville d'Antibes ont généralement adopté ouvertement la cause royaliste. On trouve encore sur le Boulevard Wilson, un « Passage Marie Antoinette » et une « Résidence Fleur de Lys »... Les révolutions de 1830 et de 1848 ont eu peu de répercussions en dehors du changement de dénomination de la « Place Royale » en « Place Nationale » et de la « Rue Royale » en « Rue de la République »...

Les conseils municipaux d'Antibes ont voulu gommer l'épopée napoléonienne. Pas une statue de Bonaparte ou de Napoléon 1^{er} dans la ville. Pas une plaque sur le Château Salé qui a accueilli la famille Buonaparte pendant six mois. Le « Musée maritime et napoléonien » du Cap d'Antibes créé grâce à la ténacité d'André Sella, Directeur du grand hôtel « Eden Roc », et à la générosité de Monsieur et Madame Pardee, a fini par être fermé en catimini en 2010.

Pourtant, on a la surprise de noter, ici ou là, des lieux qui affichent ouvertement le souvenir napoléonien et qui bravent le passé royaliste de la ville.

➤ **En particulier, quelle satisfaction de constater que sur le plan d'Antibes il existe une « Avenue Bonaparte » !**

Cette rue est en fait une impasse... Bien cachée, elle donne sur la rue de la Badine qui monte vers les hauteurs. Rue en cul-de-sac, à l'asphalte défoncé, dont l'entrée peu engageante, ornée d'un sens interdit, présente en priorité des poubelles disparates et graffitées...



Photos Jacques Dimiez

Voici l'hommage de la ville au jeune Général Napoléon Bonaparte qui a réorganisé de main de maître le dispositif d'artillerie de défense de la Place d'Antibes et de toute la côte depuis Marseille... !

- Dans une voie parallèle à 100 mètres au-dessus de l'Avenue Bonaparte, se trouve « L'Avenue des Aigles » :

Pour un adhérent du Souvenir Napoléonien, de toute évidence, cette rue est destinée à glorifier dignement les « Aigles des Régiments des soldats de l'Empire », qui ont sillonné glorieusement toute l'Europe jusqu'à Moscou :



Photo Jacques Dimiez

Hélas, c'est une impasse à la chaussée déformée et dont l'aspect est loin d'honorer la mémoire des valeureux soldats de l'Empire et de leurs drapeaux. Avouons que ces braves méritaient mieux...

- Les recherches approfondies sur plan permettent de localiser également une « Avenue Napoléon » :

Une rue en l'honneur de l'Empereur à Antibes... enfin ! On aurait imaginé qu'elle se situerait en centre-ville... Mais elle figure sur un vieux plan de la ville, à distance sur l'ancienne nationale 7 menant à Golfe Juan, au niveau du « Rond-Point d'Antibes les Pins »...

On la cherche vainement entre des rangées d'immeubles modernes. On finit par localiser une « Impasse Napoléon » au bout d'une voie moderne : la « Rue du Jardin secret ».



Photo Jacques Dimiez

Comme son nom l'indique, cette voie se termine effectivement elle aussi en cul-de-sac. En définitive, la vision napoléonienne du Conseil municipal d'Antibes a fait preuve de continuité dans les idées...



Photo Jacques Dimiez

- **Enfin, à Juan les Pins, sur le boulevard Poincaré, se trouve un immeuble disposant de quatre entrées numérotées de 15 à 21 et portant fièrement pour nom : « L'Empire » !**

Première faute de goût, ces entrées font face à l'arrêt des bus portant le nom « La Régence »... L'aspect général de l'imposant immeuble est loin de rappeler les fastes de l'Empire...



Photo Jacques Dimiez

➤ **Egalement au 96 Boulevard Poincaré, se trouve une « Villa Pauline » et son jardin public.**

De la « Villa Pauline », ne subsiste qu'une petite maison de gardien style XVIIIème à l'aspect, au demeurant, fort agréable.



Photo Jacques Dimiez

Son jardin ombragé est devenu public. Situé entre la maison du gardien et la Rue Pauline, c'est un lieu apprécié par les mères et leurs enfants car il dispose d'une aire de jeux et même d'un arrêt de bus...



Photo Jacques Dimiez

Sans en avoir la preuve, on se plaît à penser qu'il s'agit d'un lieu dédié à la sœur préférée de l'Empereur. On sait que Pauline voyagea fréquemment sur cette voie qui mène d'Aix, de Cannes ou de Grasse à Nice et l'Italie. On imagine qu'elle a fait halte dans ce Parc ombragé, riche en essences méditerranéennes.



Photo Jacques Dimiez

- **Mais attendons-nous à d'autres satisfactions : par bonheur, des Antibois ont fait acte de résistance en faisant porter à leur résidence un nom se référant à la période napoléonienne :**

La Résidence « Le Bonaparte » est située rue du Maréchal Foch, artère essentielle pour entrer dans Antibes et qui passe devant la Médiathèque. La façade de l'immeuble est salie par le trafic automobile journalier intense car des centaines de véhicules y circulent tous les jours. Certes, l'aspect est loin du faste de Saint-Cloud ou des Tuileries...



Photo Jacques Dimiez

- **A deux pas, un immeuble porte le nom de Madame Létizia, mère méritante qui a donné naissance à 12 enfants...**

La Résidence « Laetitia » se situe au 19 de la rue Gustave Chancel, artère qui croise la rue du Maréchal Foch. Elle présente sur le trottoir en face de l'entrée, une plaque en mosaïque avec un magnifique « N » en couleurs, On ne peut en douter, il s'agit bien d'un hommage à la mère de l'Empereur.



Photo Jacques Dimiez

Des centaines de piétons qui se rendent dans le centre d'Antibes ou qui en reviennent marchent sur cette plaque en mosaïque chaque jour...



Photo Jacques Dimiez

La « Résidence L'Aiglon » au 12 bis Boulevard Wilson, l'artère principale qui croise l'avenue Foch, à 50 mètres de la résidence Bonaparte, rappelle la destinée tragique du fils de l'Empereur et de l'Impératrice Marie-Louise...,



Photo Jacques Dimiez

La « Résidence Eylau » située au 11 de l'avenue Gazan, une perpendiculaire au majestueux Boulevard Albert 1^{er} qui descend vers la mer, évoque la victoire de Napoléon sur les Russes et la charge héroïque des 52 escadrons de la cavalerie française menée par Murat. On ne sait si cette résidence est habitée par des Russes... très nombreux à Antibes.



Photo Jacques Dimiez

La palme revient au commerce « L'Empereur » sis 7 Cours Masséna, qui étale ses délices raffinés de foie gras et de vins fins... Ironie de l'histoire, c'est une « Cave à vins » et un commerce de spécialités françaises couru par les Anglais...



Photo Jacques Dimiez

Bref, un magnifique « pied de nez », une belle revanche de l'exilé de Sainte-Hélène qui a tant souffert de l'attitude odieuse et des persécutions de ses geôliers.

- **A deux pas sur la droite, se trouve l'endroit où Masséna a tenu boutique et vendu des savons et de l'huile d'olive ... avant d'avoir la destinée glorieuse que l'on connaît.**



Photo Jacques Dimiez

Pas de statue de l'illustre Maréchal d'Empire, mais quand même une plaque commémorative sur le « Cours Masséna » et une résidence sur la route de Nice sur les hauteurs, face au Chemin du Prugnon...

- **Un peu plus loin, une plaque est apposée sur la maison où est né Honoré Charles Comte Reille, Maréchal de France...**



Photo Jacques Dimiez

Regrettons que cette maison soit située dans la rue Clémenceau, cela fait désordre ; la Municipalité s'est manifestement trompée de siècle...

➤ **Dans le Boulevard Albert 1er, on localise une résidence au nom de Gazan.**

On peut y voir un hommage à Alexandre Zacharie Nicolas Gazan, qui alors jeune demi-solde fut arrêté par la Garde de l'Empereur sur la route du Cannet le 01.03.1815, et chargé d'amener un pli de l'Empereur aux édiles d'Antibes. Conseiller municipal de 1855 à 1887, expert en arme à feu, il est mort à Antibes en 1887 avec le grade de colonel.



Photo Jacques Dimiez

➤ **De nombreuses rues portent le nom de généraux et serviteurs du Premier Empire dont nous retraçons peu à peu la vie dans le Bulletin de la Délégation de Nice :**

En effet, malgré tout, la ville a attribué des noms de rues pour rendre hommage à nombre de ses enfants devenus généraux de l'Empire : David de Barquier, Eberlé, Emond d'Esclevin, Andréossy, Gazan, Vial, ou devenus grands serviteurs de l'Empire, notamment le père et le fils Aubernon.

➤ **Il nous faut clore par une fausse note notre cheminement dans Antibes à la recherche de références napoléoniennes :**

Sur ce même Boulevard Albert 1^{er} une Résidence porte le nom traditionnel attribué par Ptolémée au dieu tutélaire de la Grande-Bretagne, la perfide « Britannia ».



Photo Jacques Dimiez

➤ **Ainsi, le souvenir de la gloire napoléonienne demeure omniprésent dans la ville :**

Dans son livre publié en 1830, le fils du commandant Cunéo-d'Ornano retrace les faits vécus par son père dans la ville d'Antibes le 01.03.1815 et tente de justifier son refus d'ouvrir les portes de la cité à l'Empereur. Alors que les officiers supérieurs se trouvaient bizarrement éloignés de la cité lors du débarquement à Golfe Juan, Cunéo-d'Ornano dût assumer seul la décision de s'opposer au ralliement d'Antibes à l'Empereur.

Contre toute attente, ce fils fidèle à la mémoire de son père termine son récit qui se veut objectif et impartial par ce bel hommage à Napoléon 1er :

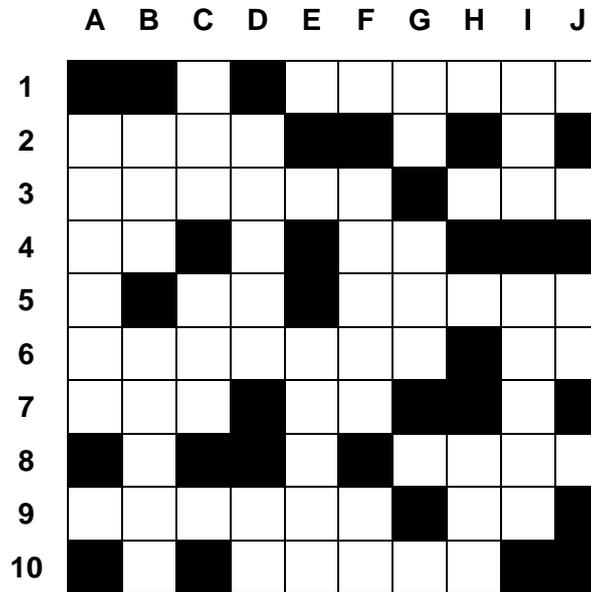
« Napoléon est mort. Son nom doit être sacré pour ceux qui ont pu le connaître, le servir, ou le combattre. On ne pourra jamais le rayer des annales du monde. Il marchera avec les âges tant que les âges se succéderont et la postérité fera justice de la calomnie et de l'adulation, de l'ironie et du mensonge. »

Les quelques lieux de souvenir napoléonien qui parsèment toujours, ici et là, la ville d'Antibes, prouvent la justesse de cette prédiction solennelle.

Malgré le temps passé, les traces de la glorieuse époque napoléonienne n'ont pas disparu de la cité d'Antibes.

Mots-croisés grille n°016 par Guy LINDEPERG

« Les Cent-Jours »



Horizontalement :

1. Congrès d'Alliés.
2. Bruit de chute.
3. Calendrier - Volonté de Napoléon.
4. Le fait d'avoir – Aide au choix.
5. Partie de gui – Figure.
6. Le 24 mars 1815, elle est supprimée – Troisième au masculin.
7. Grande époque – Sécurité sociale raccourcie.
8. Refuge de Louis XVIII.
9. Région en révolte – Chromosome mâle.
10. Napoléon en fut un étincelant.

Verticalement:

- A. Seule contre tous à Chaumont en Haute-Marne.
- B. Celle de Dieu est au-dessus de celle des hommes – vaguer.
- C. Parfois propre – Page de quotidien.
- D. Marie-Louise n'y reviendra plus – Dada coupé.
- E. Des eaux le sont.
- F. Traite abolie – Précède puis.
- G. En les très contractés – Union des Démocrates et des écologistes.
- H. Pivot.
- I. Refusa de reconnaître - Victoire de Napoléon contre Blücher.
- J. Féminin à moitié.

Remue-ménages XVI de l'Empereur : *« Les Cent-Jours » par Guy LINDEPERG*

XVI-1 – Que représente la période des Cent-Jours ?

XVI-2 – Après la liesse parisienne du 20 mars 1815 que fait Napoléon ?

XVI-3 – Que devient Louis XVIII pendant les Cent-Jours ?

XVI-4 – Qui proclame la souveraineté du peuple ?

XVI-5 – Quelle est la grande volonté de Napoléon ?

XVI-6 – Après les Tuileries quelle résidence Napoléon va-t-il occuper ?

XVI-7 – Que fait le général Lamarque ?

XVI-8 – Quelles décisions Napoléon prend-il face aux Alliés, quelles en sont les conséquences ?

XVI-9 – 18 juin 1815 : Waterloo : vengeance sanguinaire des Alliés ou bataille ?

XVI-10 – 22 juin 1815 : que fait Napoléon ?

Solutions des jeux du bulletin n°015 :

Mots-croisés de l'Empereur Napoléon 1er, grille n°15

« Vol de l'Aigle »

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	G	O	L	F	E	-	J	U	A	N
2	R	U	E				O		N	
3	E		N		S	O	U	L	T	
4	N	O	T	A			R	O	I	
5	O			L	A	C			B	
6	B	L	E	U		A	R	M	E	E
7	L	Y	O	N		N		U	S	
8	E	S				N	A			N
9			M	I	R	E	U	R		E
10		P	A	R	I	S		R	A	Y

Solutions Remue-méninges XV de l'Empereur « Vol de l'Aigle » (mars 1815)

par Guy LINDEPERG

XV-1 – Citez chronologiquement les grandes étapes du « Vol de l'Aigle » depuis le débarquement jusqu'à Paris :

Réponse : Évasion de Napoléon 1er de l'île d'Elbe le 26 février 1815. Débarquement à Golfe-Juan le 1er mars 1815, bivouac à Cannes. Le 2 mars 1815, passage rapide près de Grasse pendant que le général Cambronne procède dans cette ville aux réquisitions pour l'intendance de la troupe. Progression vers Saint-Vallier de Thiey, Escragnolles et arrivée à Séranon pour la nuit. Le 3 mars 1815, départ à 7 heures puis arrêt au Logis-du-Pin, déjeuner à Castellane, traversée de Senez et nuit à Barrême. Le 4 mars 1815, arrivée à Digne, nuit au château de Malijaï.

Le 5 mars 1815, départ à 6 heures, arrêt à Volonne, arrivée à Sisteron pour déjeuner et reprise de route vers le Dauphiné, arrivée triomphale à Gap. Le 6 mars 1815, matinée à Gap et départ de nuit pour Corps. Le 7 mars 1815, départ de Corps et arrivée triomphale à La Mure. Arrivée à Laffrey et rencontre avec le 5ème régiment de la Ligne barrant la route à Napoléon et sa petite troupe ; le régiment se rallie à l'Empereur et ensemble passage à Vizille, Tavernolles et enfin arrivée à Grenoble à 23 heures. Le 9 mars 1815, départ de Grenoble. Le 11 mars 1815, arrivée à Lyon. Le 13 mars 1815, départ de Lyon. Le 20 mars 1815, arrivée à Paris.

XV-2 – Quelle est la stratégie du « Vol de l'Aigle » ?

Réponse : Éviter la vallée du Rhône, partie de la Provence royaliste très hostile à Napoléon 1er, avoir de l'audace, aller vite et être efficace afin de rejoindre Paris le plus rapidement possible pour reprendre le pouvoir, la direction de la France et de l'Empire en détrônant Louis XVIII et son gouvernement.

XV-3 – Comment appelle-t-on aujourd'hui le parcours emprunté par Napoléon franchissant les Alpes du sud ?

Réponse : C'est le « Vol de l'Aigle » avec les couleurs nationales migrant de clochers en clochers jusqu'aux Tours de Notre-Dame. Le « Vol de l'Aigle » s'effectua en première partie de Saint Vallier de Thiey (Alpes-Maritimes) à Sisteron (Alpes de Haute-Provence) par ladite « Route Napoléon » (en réalité le GR 406 ou Voie Impériale), après avoir débarqué à Golfe-Juan et avoir rejoint les hauteurs de Grasse.

XV-4 – Que s'est-il passé à Grasse ?

Réponse : Le 1er mars 1815, le débarquement s'est effectué à Golfe-Juan ; l'avant-garde de Napoléon commandée par le général Cambronne prend la direction de Cannes puis s'élance vers Grasse, la ville des parfums. Le 2 mars, Cambronne, général aux 17 blessures, est à Grasse à 6 heures du matin avec ses 100 grenadiers de la vieille garde. Il annonce au marquis Lombard de Gourdon, maire de Grasse, l'arrivée de Napoléon et sa volonté de faire des réquisitions pour la petite troupe ainsi que fournir du pain et du vin. Le marquis refuse, fait fermer les portes de la ville (12 000 habitants en 1815) et tente de résister avec une centaine de partisans armés de 30 vieux fusils et très peu de munitions. Le général Gazan, ancien de l'armée napoléonienne habitant Grasse, l'en dissuade. Les portes de la ville s'ouvrent, le maire s'enfuit sur ses terres

et Gazan part dans sa propriété de Mougins.

Cambronne obtient ce qu'il a demandé et souhaite rencontrer Gazan, héros de la bataille d'Iéna (14 octobre 1806). Il va frapper à la porte de sa maison. C'est la cuisinière qui lui ouvre en lui disant « *le général n'est pas là, il est à sa campagne* », Cambronne de lui répondre « *Dis-y que c'est un Jean-foutre* ». Cambronne va chercher un imprimeur pour faire éditer les proclamations rédigées sur « l'Inconstant », la commande est faite à Dufort établi rue de l'oratoire. Pendant ce temps Napoléon quitte Cannes en empruntant l'actuel boulevard Carnot. L'authentique route Napoléon de l'époque est proche de la RN 85 entre le Cannet et Mougins. Quartier des Fades au Cannet-Rocheville, un monument commémore le passage de l'Empereur et de sa troupe.

Il emprunte le Val de Mougins et fait halte à Mouans-Sartoux afin d'attendre des nouvelles de Cambronne. Celui-ci est à Grasse où, après la rude montée de la Paoute, les grenadiers sont sur la place de la Foux, (aujourd'hui le haut du boulevard du Jeu de Ballon), sous les remparts de Grasse, à l'époque cité du cuir (tanneries) et sous-préfecture du département du Var. Napoléon, à cheval, avance vers Grasse par la montée de Sainte Lorette (aujourd'hui montée de la parfumerie Galimard).

A 10 heures il contourne Grasse en longeant les remparts (aujourd'hui boulevard des remparts). Les grognards quittent la place de la Foux et laissent passer Napoléon en montant, par le chemin des Carrières et l'ancienne route de Cabris, au plateau de Roquevignon appelé aussi « Plateau Napoléon ». L'Empereur descend à l'hôtel du Dauphin avec son état-major et déjeune d'un poulet rôti.

On vient offrir du vin aux soldats, des violettes à Napoléon (qui bien plus tard sera appelé « *Père la violette* ») et les premiers cris de « Vive l'Empereur » retentissent. Il est décidé de prendre la route des montagnes, d'éviter la traversée de la Provence, d'aller vite, d'acheter des chevaux et des mulets à Grasse, ces derniers chargés du trésor (environ 200 millions d'or) et des bagages. Il est aussi convenu de laisser à Grasse les encombrants comme 4 canons, la berline de voyage et quelques voitures réquisitionnées à Golfe-Juan et à Cannes. Napoléon souffrant de douleurs abdominales et d'hémorroïdes ne peut monter à cheval. Pendant cette halte, le général Drouot, dit le « *Sage de la Grande Armée* » commandant l'arrière garde, règle les derniers points à Grasse. L'imprimeur Dufort envahit par la peur, ne livra jamais les affiches de la proclamation. A 14 heures la troupe part pour Saint-Vallier de Thiey.

C'est à cet instant que le préfet du Var dira « *ils sont pris car il n'y a pas de route, les barrières rocheuses les en empêcheront* ». Mais c'est méconnaître les grognards qui ont affronté et vaincu les passages les plus difficiles d'Europe. Cambronne quitte Roquevignon à midi pour Saint-Vallier, très mauvais chemin et chaleur. Napoléon quitte la route 85 et à 14 heures laisse Saint-Vallier pour la montagne et rejoint Escragnolles (30 km de Grasse) en 3 heures de marche dans les calcaires en passant par la chapelle Saint Martin à 1000 m d'altitude. Le paysage est magnifique mais, que c'est dur !

XV-5 – Pourquoi Napoléon a-t-il pris l'option de passer par les Alpes du sud ?

Réponse : Napoléon décide de passer par les Alpes du sud car il doit éviter la partie provençale royaliste de la vallée du Rhône qui lui est hostile. Il se souvient de son passage en Provence avant d'embarquer pour l'île d'Elbe où la population a failli le lyncher.

XV-6– Que dit Napoléon à Sainte Hélène le concernant dans le cadre du Vol de l'Aigle ?

Réponse : « *Avant Grenoble j'étais un aventurier, à Grenoble j'étais Prince* ».

XV-7– Qui, Napoléon rencontre-t-il à Escragnoles ? Pourquoi ? Que fait-il ?

Réponse : Arrivé à Escragnoles dans le froid, le vent et la brume, Napoléon rappelle à ses soldats que ce petit village de montagne est le lieu de naissance du général de brigade François Mireur, docteur en médecine, décédé à 28 ans le 8 juillet 1798 lors de la Campagne d'Égypte à une trentaine de kilomètres au sud d'Aboukir alors qu'il commandait l'avant-garde de la cavalerie Desaix. En mémoire de l'enfant de ce village, devenu aussi général patriote de la Marseillaise, il va rencontrer, par l'intermédiaire de l'abbé Chiris, madame Suzanne Mireur, la mère de François.

Cette vieille femme très modeste, aveugle, s'avance vers Napoléon guidée par l'abbé. Une conversation s'engage. Napoléon dit : « *Madame, puisque, par le plus heureux des hasards, ma route va aujourd'hui à votre rencontre, sachez que j'ai tenu à m'incliner devant la mère d'un héros* ».

Suzanne Mireur répond : « *La mère d'un héros, mais mort. Mort sans sépulture* ».

Napoléon de répondre : « *Puis-je vous assurer, madame, de toute ma compassion ?* ».

Ce à quoi madame Mireur rétorque : « *Hélas ! Votre compassion, que je crois de votre part sincère, elle survient bien tard. Dix-sept ans ! Dix-sept ans à pleurer nuit et jour mon enfant* ».

Napoléon : « *Je comprends, madame, votre douleur et m'associe de tout cœur à votre peine* ».

La discussion continue encore, madame Mireur pleure toujours son fils et Napoléon fait les éloges des qualités de François Mireur. Une brève séparation survient alors, madame Mireur répondant simplement à l'accolade impériale et Napoléon glissa dans la main de Suzanne un petit sac contenant des pièces d'or.

Cette dernière dit alors à Napoléon : « *J'aimerais, Sire, pouvoir vous témoigner ma gratitude pour votre geste. Hélas ! Tout l'or du monde ne suffira jamais à me rendre mon fils. Jamais au grand jamais. Alors, tout simplement, merci de votre visite. Et que Dieu vous garde !* ».

Au terme du dîner madame Mireur, très fatiguée, prendra congé de Napoléon.

Aujourd'hui, la maison où eut lieu cette rencontre existe comme celle où le général François Mireur naquit le 9 février 1770. De plus, dans ce village des Alpes-Maritimes une grande fresque en céramique commémore François Mireur, héros de la Marseillaise.

XV-8 – Que se passe-t-il à Laffrey, avant Grenoble ?

Réponse : Le 7 mars 1815, les royalistes portent leurs espoirs sur la garnison de Grenoble pour intercepter Napoléon et arrêter sa progression quitte à le supprimer. Le rapport de force en effectifs ne penche pas en faveur de l'Empereur mais à l'annonce de son arrivée les esprits et l'opinion se trouvent bouleversés et la flamme se ranime.

En réponse à l'ordre écrit du général Marchand, commandant la place de Grenoble, sommant d'arrêter la progression de l'Empereur, des soldats disent : « *Nous serions bien sots de faire du mal à un homme qui ne nous a fait que du bien* ». Il y eut donc la rencontre de Laffrey. En fin de matinée, la colonne impériale se trouve bloquée à une quarantaine de kilomètres au sud de Grenoble par un bataillon du 5^{ème} d'infanterie de Ligne fort de 500 hommes commandés par Lessard (plusieurs de ces soldats avaient servi sous l'Empereur et le commandant était un ancien officier dans la garde).

Les soldats étaient postés en embuscade à proximité du village de la Mure, dans le défilé de Laffrey, en attente de l'Aigle. Tout, à ce moment et en cet endroit devenait déterminant au regard de l'esprit de l'Empereur et de celui de l'armée. Les soldats ressentent un doute : désobéir au roi ou renouer avec leur fidélité à l'Empereur. Celui-ci afin d'éviter un inutile bain de sang décide d'agir en personne, quitte à mettre sa vie en jeu. Il fait preuve de charisme et de courage comme les grands chefs en sont capables, sachant braver les dangers. Forçant donc le destin, Napoléon sort seul de sa troupe et se dirige vers le 5^{ème}. Il fait

mettre bas les armes de ses grognards.

En face, la stupeur est totale car Napoléon est à portée de tir. Napoléon s'adresse aux soldats de manière claire: « *Soldats du 5ème, reconnaissez-moi.* »

Puis il ouvre sa redingote et faisant un pas en avant, lance : « *S'il est parmi vous un seul homme qui veuille tuer son Empereur, il peut le faire, me voilà* ».

Un « *Vive l'Empereur* » retentit d'une même voix et dans un même élan les hommes en larmes se précipitent vers lui. Les cocardes tricolores remplacent les marques blanches de la royauté. La voie vers Grenoble est ouverte. Grenoble est conquise ce 7 mars 1815.

XV-9 – Que se passe-t-il à Lyon contre et en faveur de Napoléon ?

Réponse : Les plans de la politique royaliste s'effondrent le 10 mars 1815 face à l'avancée de Napoléon vers Lyon. La capitale des Gaules est de longue date bonapartiste ; elle est reconnaissante à Bonaparte de l'avoir ramenée à la paix civile face à la répression impitoyable de Collot-d'Herbois et de Fouché à la suite de la révolution fédéraliste contre la Convention en 1793. Le 8 mars le comte d'Artois constate une situation très difficile. Soult fournit 6000 hommes et 1000 gardes nationaux au lieu des 40 000 promis.

Le 10 mars, une revue organisée par Macdonald tourne très mal car les soldats refusent de crier « Vive le roi ». Le comte d'Artois, futur Charles X retourne à Paris. Macdonald désemparé demande au maire royaliste de Lyon, le comte de Farges, 20 hommes décidés à se battre. Le maire répond qu'il n'y en a pas un seul.

A 14 heures, l'avant garde impériale escortée de milliers de paysans et de canuts débouchent sur le pont de la Guillotière et les troupes fraternisent, Macdonald s'enfuit. A 21 heures Napoléon arrive. Tout Lyon l'accueille avec un grand enthousiasme. Le maire de Lyon publie le 11 mars une invitation publique à la fête dans les rues de Lyon pour « *célébrer le retour de sa Majesté l'Empereur dans sa bonne ville de Lyon* ». Le soir, tous les édifices publics et privés sont illuminés.

Pendant les 2 jours du séjour à Lyon de Napoléon il y eut des bals et des soutiens populaires et de notables. Plus de 20 000 personnes restaient sous les fenêtres de Napoléon. La liesse populaire s'est aussi exprimée à travers la musique et les chants.

En quittant Lyon le 13 mars, Napoléon s'adresse aux lyonnais et déclare : « *Lyonnais, je vous aime* » (archives municipales de Lyon, cote 936 WP 1859). Le rejet de la Monarchie est de plus en plus marqué. Lyon étant le rempart de Paris, tout s'accélère pour les royalistes et Louis XVIII.

XV-10 – Comment Napoléon rentre-t-il à Paris ? Que se passe-t-il ? Que fait Napoléon ?

Réponse : Le 14 mars Napoléon progresse si bien que le maréchal Ney, **quoiqu'**ayant promis à Louis XVIII de lui ramener Napoléon dans une cage de fer, va se rallier à Napoléon en disant: « *On ne peut arrêter l'eau de mer avec ses mains* ».

Le « *Vol de l'Aigle* » représente un soutien militaire au sein d'un atout politique car les troupes assurent sécurité à Napoléon et progression à l'Empereur dans la reconquête de l'Empire. Le 15 mars Napoléon est à Mâcon, Tournus, Chalon sur Saône, Autun (fief de Talleyrand), le 16 mars à Avallon, le 17 à Auxerre où il fait jonction avec le maréchal Ney. L'accueil populaire est immense et Napoléon de dire au maire royaliste: « *Mon pouvoir est plus légitime que celui des Bourbons car je le tiens de ce peuple dont vous entendez les cris* ».

Les nouveaux régiments sont placés à l'avant garde pour leur donner confiance. Napoléon envoie un

message à Louis XVIII: « *Mon beau-frère, inutile de m'envoyer encore des soldats. J'en ai assez !* ».

Napoléon a maintenant 30 000 hommes et 3 millions de paysans car il gouverne la France avec honneur et dans l'esprit de la nation. Les royalistes sont dans la peur, l'anarchie, les intrigues. Ils revivent des instants de 1789 et le délitement de l'armée à mesure que Napoléon avance. Les ministères tombent, Louis XVIII recherche l'appui des libéraux. Soult est accusé par les royalistes de désorganiser l'armée au profit de Napoléon. Le ministre de l'intérieur multiplie les gestes de bonnes grâces envers les demi-soldes en les réintégrant en soldes entières. Louis XVIII donne le grade de sous-lieutenant à tous les soldats de l'ancienne Garde impériale. Le 18 mars, veille du départ du roi, les députés votent la guerre « nationale » contre Napoléon. Le roi arbore pour la première fois la légion d'honneur, encore une marque de faiblesse. -

Le 19 mars, l'Aigle dans son Vol majestueux arrive à destination, le roi décide de partir près de la Belgique, il veut être pacifique comme Henri IV. Le 20 mars Paris est sans souverain. Pour Napoléon le 20 mars est jour anniversaire de la naissance de son fils, il a 4 ans.

Napoléon est accueilli à Paris avec un immense enthousiasme, des hommes, des femmes, des soldats. Les femmes arrachent les fleurs de lys des tapis des Tuileries et découvrent les abeilles. La violette, même artificielle, est portée, de même que son parfum, symbole de renouveau. Les cocardes tricolores reviennent. Les drapeaux tricolores flottent sur les Tuileries.

Les clameurs de « *Vive l'Empereur* » retentissent partout. Le général divisionnaire baron Thiébault relate dans ses mémoires: « *Je crus assister à la résurrection du Christ* ». Les Tuileries sont envahies de soldats, de demi-soldes dont l'émotion est énorme avec les larmes aux yeux à la vue de Napoléon dans sa redingote grise et de lui dire : « *C'est Vous !, c'est Vous !, c'est enfin Vous !* ».

Napoléon très ému et envahi de bonheur est en communion avec cette foule. Il paraît qu'il aurait été porté en triomphe. L'Empereur a donc traversé 200 lieues du pays à la rapidité de l'éclair, au milieu d'une population admirative, respectueuse et confiante en l'avenir.

Mise en page : Kevin Eliçagoyen